
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT

SOMMAIRE :

1. **E. de Roberty** : *Le concept de limite et la relativité du savoir.*
 2. **Théodore Randal** : *Si Kropotkine voulait.*
- Lectures poétiques : *Pour l'Ami*, par MARIUS ANDRÉ; — *Proses Lyriques*, par C. A. DEBUSSY.
3. **Charles-Albert** : *Aux anarchistes qui s'ignorent.*
 4. Notes et Notules.

PARIS

136, RUE LEGENDRE, 136

—
Décembre 1892

—
Dépositaire général, Librairie Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. Sept francs

Adresser toutes les communications

à **M. BERNARD LAZARE**, *Directeur*

136, rue Legendre

Il est tiré quelques collections sur Hollande en souscription à vingt francs l'an.

« **ENTRETIENS** » de Novembre :

1. **Max Stirner** : *Apologie du mensonge.*
2. **Paul Adam** : *La Vertu.*
3. **Edmond Cousturier** : *L'Art dans la société future.*

Lectures poétiques : *A quelque révolutionnaire d'Europe dans la défaite*, par **WALT WHITMAN**.

4. **Henri de Régnier** : *Le sixième mariage de Barbe-Bleue.*
5. **Bernard Lazare** : *Les Livres.*
6. Notes et Notules.

Le concept de limite et la relativité du savoir

Le savoir humain est quantitatif par sa nature.

La quantité forme l'attribut universel des choses, la qualité qui les fait apparaître à nos yeux comme unes et multiples : soit unes et multiples successivement, d'où les concepts de temps, de force, de conscience ; soit unes et multiples de façon continue, d'où les concepts d'espace, de masse, de matière.

Or, si elle analyse, divise ou multiplie les divers attributs des choses qu'elle observe et examine, la science cherche toujours aussi à les synthétiser, à les réunir, à les unifier. Savoir et compter ou mesurer constituent donc, à quelques nuances près, des expressions synonymiques.

Mais le concept de quantité sous ses deux aspects principaux, la durée et la masse, contient et, partant, engendre nécessairement le concept de *limite*. Et sur celui-ci repose, en dernier lieu, la science entière de l'espace qui est aussi celle de la matière.

L'espace multiplié ou divisé fait naître la notion de *confins* entre ses parties ainsi présentées à l'intelligence. Les géomètres appellent ces frontières des surfaces. Multipliée ou divisée à son tour, la surface produit une nouvelle démarcation, la ligne ; et celle-ci, traitée par les mêmes procédés, aboutit au point indivisible par définition.

Ainsi un processus simple et fondamental de l'esprit, l'analyse qui multiplie le nombre des unités sensibles ou intelligibles conduit le savoir quantitatif à la notion

de trois dimensions spatiales, de trois grands types de frontières qui pour nous, embrassent et renferment toute chose.

N'importe quelle borne, n'importe quel concept-limite sera désormais, dans n'importe quelle science, fidèlement calqué sur ce schéma primordial et générateur. Désormais, partout où l'on analysera et divisera, partout où l'on cherchera à dévoiler la face multiple de l'univers, à chaque pulsation, dilatation ou diastole de la pensée, celle-ci se retrouvera devant des obstacles conventionnels et abstraits qu'elle aura créés elle-même.

En revanche, partout où, généralisant et abstrayant, on essaiera de ressaisir l'unité, sinon l'identité des choses, à chaque pulsation inverse, à chaque concentration ou systole de la pensée, celle-ci, si elle se meut en liberté et se garde pure de la fraude logique, abattra comme un jeu de cartes les cloisons idéales du multiple.

Indispensables pour assurer la marche du raisonnement analytique auquel elles servent de points de repère, ces imaginations dont le modèle nous fut fourni par la science primordiale, ne purent jamais sérieusement entraver l'essor de la pensée synthétique.

La science-mère elle-même démontre cette vérité avec la plus grande évidence. En effet, comme correctif de l'idée de borne ou de limite qu'elle intronisait dans l'esprit humain et dans la science particulière, la mathématique inventa la négation directe de cette idée, le concept de l'infini.

Mais avoir créé ce contre-poids ne lui suffisait apparemment pas. Par une ironie involontaire à laquelle les relativistes des anciennes écoles demeurèrent insensibles, la science des borne-types et des limites pures s'empessa d'appliquer à celles-ci le concept même qui semblait devoir les détruire. Les frontières de l'espace tel quel, les surfaces, et les frontières de ces frontières, les lignes, se conçoivent facilement, sinon nécessairement, comme illimitées ou infinies. Elles ne bornent ni ne séparent rien en dehors de la convention qui les fit naître dans l'esprit et les rendit momentanément acceptables à l'intelligence.

Seule, la limite ultime de toutes les limites et par suite, de tout espace, de toute matière, de toute réalité, le point semble déroger à la règle générale et ne pouvoir simultanément s'affirmer et se nier, se concevoir comme fini ou borné, et comme infini ou illimité. Mais le point ne représente et ne symbolise-t-il pas l'unité dans la multiplicité environnante représentée et symbolisée, à son tour, par les lignes et les surfaces? N'est-il pas d'ailleurs, par définition, l'indivisible, la chose qui ne comporte plus de bornes d'aucune sorte, le fini intimement confondu avec l'infini ou, si l'on aime mieux, l'infini réel et effectif, l'abstrait pur?

Une double conclusion me semble devoir se déduire des prémisses que je viens de poser.

1° Le multiple, le divisible, ou, en d'autres termes, l'univers concret que la science réclame comme son domaine propre, ne possède pas de bornes réelles. Cette proposition est généralement reçue aujourd'hui.

2° La connaissance du multiple, du divisible rentre elle-même, de toute évidence, dans la classe du multiple, du divisible. La science humaine forme une partie intégrante de l'univers concret qu'elle étudie. On peut la comparer à la lumière qui éclaire les corps et que personne cependant n'exclut pour ce motif de l'ensemble cosmique. Mais alors comment admettre un monde sans bornes et un savoir strictement limité de ce monde? La multiplicité du monde serait-elle donc, différente par nature, de la multiplicité du savoir?

Il ne s'agit pas ici d'un vain jeu de mots, facile à réfuter à l'aide de la distinction spécieuse, mais devenue banale, entre le tout et ses parties. Car ce n'est pas à la multiplicité entière que nous accordons de prime abord la valeur infinie, mais bien à la multiplicité partielle, à n'importe quelle surface ou multiplicité de lignes, et à n'importe quelle ligne ou multiplicité de points.

On ne saurait non plus arguer de la nature purement abstraite de telles multiplicités. Car tout savoir offre essentiellement le même caractère. D'ailleurs, les abstractions dites géométriques se retrouvent dans tous les ordres de connaissances. Ce que le grammairien appelle

un « nom commun » joue déjà dans le langage ordinaire le rôle exact tenu en géométrie par la surface ou la ligne. Ces noms marquent les espèces dans le genre universel qui contient toutes les variétés, comme les surfaces et lignes délimitent les portions de l'espace dans le vaste ensemble qui renferme toutes les divisions.

Les dénominations scientifiques subissent la même loi. Elles servent à distinguer, en les limitant, les groupes dits naturels bien que, en vérité, ils soient toujours conventionnels. L'emploi que l'on fait de ces termes les assimile aux procédés abstractifs spontanément imaginés par les premiers mesureurs de choses. Les lignes qui clôturent la multiplicité *spatiale* uniforme peuvent se prolonger sans interruption et donnent ainsi naissance à l'idée d'infini. Les abstractions qui clôturent la multiplicité spatiale occupée par la foule toujours *successive* de nos sensations, possèdent aussi ce pouvoir. Graduellement extensibles et généralisables, elles nous mènent au concept universel d'existence, ce synonyme abstrait du monde sans bornes, de l'infini lui-même.

Enfin, une fonction analogue appartient, en philosophie, aux concepts justement désignés comme limitatifs. Les notions de Dieu, de matière, d'esprit, d'essence, etc., aident le philosophe à construire ses figures idéales et souvent fantastiques. Par ces notions, lui aussi prétend circonscrire à jamais sa connaissance du monde. Et une troisième remarque vient parfaire la ressemblance entre les grandes abstractions du philosophe et les lignes du géomètre. Avec non moins d'efficacité que ces lignes, les concepts-limites placent l'esprit en contact immédiat avec leur négation l'illimité ou l'infini. Ici, du reste, comme partout ailleurs, les idées limitatives suscitent l'infini non pas malgré, mais en vertu même de leur office restrictif.

Appliquons d'une manière plus directe les résultats obtenus à la thèse de la relativité nécessaire du savoir.

Une idée obséda de tout temps et finit par maîtriser le cerveau de l'homme ordinaire à l'égal des cerveaux de l'expérimentateur scientifique et du philosophe : l'idée de division, de frontière, de limite. Mesurer, c'est limiter,

et savoir, c'est mesurer. D'où cette conclusion superlativement légitime : limiter, c'est savoir.

La séparation ou division crée la dualité d'abord, et ensuite la multiplicité. A elle aussi se rattachent donc les idées de nombre et de rapport qui toujours dominèrent la science. On peut s'étonner à bon droit qu'il ait fallu tant de siècles pour aboutir à la doctrine si évidente de la relativité de toute connaissance.

Mais l'idée de limite ne sert pas seulement à fermer l'horizon. Elle sert aussi à l'ouvrir. Elle indique l'au-delà, elle le désigne, elle le qualifie. Rien de plus naturel, en somme, puisque, seule, elle lui donne naissance. L'au-delà n'existerait pas sans l'en-deça, et l'infini sans le fini.

L'unité encore ne se pense que devant la multiplicité. On a dit dans un langage vague que l'unité, en se brisant ou s'émiettant, produisait la multiplicité. Mais la thèse contraire se défend avec non moins de bonheur. Car la multiplicité limitée de toutes parts devient par là même unité. L'opposition du fini et de l'infini conduit à des résultats identiques. La question de savoir lequel des deux concepts engendre ou précède l'autre restera toujours oiseuse. Elle pourra se résoudre indifféremment dans les deux sens. D'où cette conclusion logiquement inévitable : un troisième concept prépare et détermine l'apparition simultanée du couple d'idées qui, précisément en vertu de leur nature contradictoire, se conditionnent entre elles et s'évoquent mutuellement.

Nous voilà ainsi derechef ramenés au concept de limite. Limiter, c'est produire à la fois l'un et le multiple, l'infini et le fini. Ces deux contraires, d'ailleurs, s'enchevêtrent d'une façon à peu près inextricable et, finalement s'évanouissent chaque fois que la sphère du concret, où ils trouvent une application immédiate, nous passons dans le domaine de l'abstraction pure. En effet, et ainsi que nous l'avons déjà remarqué, *l'un* qui s'oppose abstraitement au *multiple*, ne se conçoit-il pas aussi bien comme l'indivisé ou l'espace indivisé, la chose sans limites, et comme le clôturé ou l'espace absolument fermé, rigoureusement séparé de tout ce qui l'entoure ?

Le soc qui trace et ouvre le sillon n'est pas pour cela de

sa nature, que je sache, ouvert ou fermé. La connaissance qui applique heureusement et met en œuvre l'idée de limite, qui analyse, sépare, et puis réunit, synthétise, n'est pas non plus pour cela, de sa nature, limitée ou illimitée. Ni de la science, ni de l'esprit humain, ni de l'instrument, ni de l'ouvrier, on ne devrait jamais soutenir, soit qu'ils ont des bornes, soit qu'ils n'en possèdent point. Certes, l'un et l'autre, l'instrument et l'ouvrier, peuvent à leur tour former la matière d'une connaissance spéciale. Une pareille étude fut ardemment poursuivie à toutes les époques. Elle constitua même toujours, quoique d'une façon illicite, le grand objet de la philosophie. On fit à la science, dans la théorie de la connaissance, et à l'esprit, en psychologie, ce qu'on avait fait, dans les disciplines exactes, à la nature. On les limita par les procédés tant de fois employés de l'analyse et de la synthèse.

Mais le même succès ne couronna pas ces deux tentatives parallèles. Très profitable dans le cas des sciences de la nature, l'usage de l'idée de limite demeura à peu près stérile dans le cas de la théorie de la connaissance aussi bien que dans celui de la psychologie. Ces deux divisions du vaste champ scientifique, tout le monde en convient aujourd'hui, furent déplorablement cultivées. Je n'ai pas besoin de dire ici le pourquoi complexe, ni le comment. A l'heure actuelle, du reste, personne n'en ignore. Mais on me permettra de faire valoir une conséquence inattendue de cette évolution en partie double où s'utilisa différemment le concept de limite.

Disséquée dans tous les sens, analysée sous toutes ses faces, la nature sortit victorieuse de l'épreuve. Par les mathématiques pures, par la mécanique qui en est la première extension, par la physique, par la chimie, par la biologie qui, toutes, bâtirent sur les mêmes fondements et s'inspirèrent des mêmes principes, le concept primordial de limite reçut un développement complet et, pour ainsi dire, bilatéral. Ses deux aspects, le fini et l'infini, demeurèrent intacts. L'unité ne fut pas absorbée par la multiplicité, ni l'abstrait, quoi qu'on ait dit, sacrifié au concret et. Aussi l'Univers des savants conserva-t-il toujours sa pleine élasticité conceptuelle. Il garda cette double es

précieuse caractéristique qui nous le fait apparaître comme conventionnellement borné quand on l'examine dans telle ou telle de ses parties, et illimité quand on le considère dans son ensemble ou même chaque fois que notre esprit, se débarrassant des modes logiques du concret, atteint l'abstrait pur (concepts de matière, de force, de mouvement, etc.)

Un spectacle différent s'offre à nous dans la série parallèle, la série mentale restée indépendante des méthodes quantitatives. Ici, pas de vraie science, ou un savoir prématuré, régi par les mots, grouillant de sophismes, ouvert à toutes les illusions et inapte à corriger ses moindres erreurs. Dans ce milieu, donc, évolua le concept fondamental auquel les mathématiques doivent leur existence, et, par les mathématiques, la chaîne entière des disciplines objectives.

Aussi les deux corollaires de ce concept, les idées de fini et d'infini, ne tardèrent pas à revêtir, en psychologie et dans la théorie de la connaissance, des formes que j'oserai qualifier de monstreuses ou tératologiques. On s'embrouilla dans l'opposition factice du fini et de l'infini, de l'un et du multiple, qu'on prit pour une antimonie réelle ou même préexistante à l'esprit qui l'avait créée (*l'a priori*). On disserta misérablement sur des sujets clairs en eux-mêmes, mais qu'une méthode vicieuse obscurcissait comme à plaisir. En fin de compte, et par une sorte de pessimisme découragé, pour sortir d'un dilemme dont l'issue ne s'apercevait pas nettement, on déclara l'esprit humain, le microcosme, borné dans son essence. Par contre-coup, l'univers, le macrocosme, devint incompréhensible. Mais je ne veux pas insister davantage sur l'illogisme flagrant qui consiste à refuser à la pensée ce qu'on accorde si volontiers au produit de la pensée, à la matière étendue, à la matière en général (1).

(1) D'autres causes, et très nombreuses, vinrent s'ajouter à la déviation subie, dans les sciences du monde hyperorganique, par le concept de limite. Elles raffermirent encore plus la croyance à la faiblesse nécessaire du savoir. Ces faits complexes de sociologie et surtout de psychologie furent ont déjà été examinés par moi en d'autres ouvrages.

Les considérations qui précèdent contiennent une réponse indirecte à une classe d'objections qui se reproduisent avec beaucoup d'unanimité dans les jugements portés sur mes livres. Mes contradicteurs admettent que, parti du positivisme, je me sois dégagé du credo d'Auguste Comte. Et ils me représentent cherchant à établir, sur la double base de la psychologie et de la sociologie, la légitimité d'une nouvelle philosophie. A les entendre, celle-ci, sans jamais abandonner le terrain des faits scientifiques, oserait pourtant s'élever aux causes premières. Mais ce but précisément semble à leurs yeux un véritable leurre. Car, ne cessent-ils de répéter, quel que soit l'accroissement des réalités connues, l'homme sera toujours aussi éloigné de la réalité totale, n'y ayant point de commune mesure entre le fini et l'infini; et les problèmes qui touchent soit à l'essence, soit à la cause première, soit à la fin dernière des choses, demeureront toujours des objets de foi.

Je ne rouvrirai pas ici le débat sur le fini, l'infini et leur rapport. En somme, la position occupée par les agnosticiens ne diffère guère de l'empirisme pur. Aucune science théorique directement intéressée au problème de la connaissance ne vient leur prêter l'appui de ses vérités déductives. La psychophysique se tait encore sur ces questions. Et quant à la psychologie concrète qui relève autant de la sociologie que des études proprement biologiques, n'est-ce pas à cette science rudimentaire que je suis redevable des principaux arguments par moi opposés à l'agnosticisme? En vertu de quel droit, donc, les partisans de cette doctrine viennent-ils escompter un avenir scientifique aussi aléatoire?

Ils invoquent l'autorité de l'expérience immédiate. On sait ce que cela signifie. En dépit de ce que nous apprennent les lois de la réfraction, une tige plongée dans un vase transparent rempli d'eau nous paraît grossie dans sa partie submergée et rompue au niveau du liquide; et telle elle paraîtra, à coup sûr, à nos descendants dans les siècles les plus lointains. De même, toute connaissance, la plus certaine comme la plus problématique, nous semble strictement limitée dans son objet, dans ses méthodes,

dans ses fins, dans son essence entière. Et telle elle paraîtra encore, sans nul doute possible, à toute humanité future. Les lois de l'optique mentale, aujourd'hui soupçonnées seulement, serviront à expliquer cette illusion et à redresser ses conséquences pratiques. Mais elles ne pourront jamais la déraciner et la détruire; car il faudrait pour cela entreprendre de modifier l'organisation cérébrale elle-même.

Aussi haut que les plus décidés d'entre nos contradicteurs, nous affirmons la relativité du savoir humain. Mais nous entendons par là que, dans toute connaissance, l'esprit applique nécessairement le concept de limite et les deux méthodes qui en dérivent : la méthode de multiplicité, ou analyse, et la méthode d'unité, ou synthèse. Ces méthodes en elles-mêmes, d'ailleurs, nous paraissent autant de conventions pures.

A tout instant l'esprit limite le monde, divise et mesure les choses, observe dans la variété ainsi créée et déterminée les nombres et les rapports les plus constants, extrait, enfin, de ceux-ci leur moelle, les grandes abstractions destinées à consolider et unifier le savoir. Mais, sauf dans les cas de généralisation suprême prévus par la loi de l'identité des contraires, nous nous gardons bien de conclure, de ce rôle essentiellement actif, de cet office d'incessante intervention, à la passivité inéluctable que des générations de penseurs ont presque transformé en article de foi, en dogme indiscuté. Avec les scolastiques anciens et modernes nous ne disons pas que le temps est temporel, l'espace spatial, et la connaissance humaine limitée. Plus relativistes en cela que les relativistes au titre, nous écartons de prime abord de la discussion les « essences » formelles ou verbales.

En revanche, nous nous attachons à découvrir les « essences indirectes », celles même que la science recherche. Il nous importe de savoir *comment* ou *pourquoi* (1) le sucre, par exemple, agit sur les papilles du palais, comment

(1) Car voilà encore, peut-être, deux synonymes oiseusement distingués par ces subtils grammairiens, ces incorrigibles raffineurs de mots qu'on nomme des philosophes.

ou pourquoi il s'y décompose sous l'action des glandes salivaires, et les métamorphoses qu'il subit dans le torrent circulatoire. Il nous importe aussi de savoir comment ou pourquoi l'esprit humain limite le monde, les moyens qu'il emploie à cette fin et les processus où se révèle cette fonction prééminente. Mais nous laissons aux petits enfants, le soin de nous apprendre que le sucre est réellement sucré. Aux grands enfants de la philosophie nous abandonnons, de même, la prétention de nous enseigner que le mesureur par excellence et le « limitateur » de toutes choses, l'esprit humain, est borné de sa nature, et que son action sur le monde, la limitation ou connaissance scientifique, l'est nécessairement aussi. Grands enfants d'ailleurs, nous le sommes tous plus ou moins dans ces problèmes qui touchent aux vérités de la psychologie et de la sociologie, deux sciences encore au maillot !

A quoi bon discuter davantage avec des adversaires qui de leur plein gré se placent sur le terrain de l'expérience immédiate, terrain qui fut toujours aussi celui du verbalisme naïf et inconscient ? Hâtons-nous plutôt de reconnaître le bien fondé, *dans ces limites*, de leurs étranges conceptions. Car, et pour reprendre un exemple déjà cité, si lors du passage oblique d'un faisceau lumineux à travers des milieux différents, il nous était loisible de démontrer l'illusion en rétablissant l'homogénéité du milieu, l'expérience analogue ne saurait de longtemps encore se produire dans le domaine psychologique à peine exploré par la méthode objective.

E. DE ROBERTY.

Si Kropotkine voulait

Si, me conformant à une poétique nouvelle, et non dénuée d'agrément, je professais de n'évoquer les idées abstraites que revêtues d'une affabulation, et de présenter toujours les antinomies intelligibles comme un débat entre des personnages vivants, je n'aurais qu'à orner un peu le dialogue suivant dont je fus témoin dans une société choisie : Il est symbolique.

Et, de même que M. L. Muhlfeld vient de démontrer que dans un dîner social on prélude par le riz à l'Impératrice, à seule fin de continuer par le turbot, j'aurais la satisfaction d'avoir décrit de quelle façon se doit meubler, suivant un goût impeccable, le fumoir modeste d'un anarchiste militant, ou comment doit s'habiller sa maîtresse. Mais je craindrais, en dénombrant gauchement les tapis d'Orient, les trophées d'armes afghanes qui faisaient soleil autour d'une vieille armure mahratte du VIII^e siècle, ciselée en argent et incrustée d'or, et la délicieuse futilité de tous les bibelots de Kaschgarie et du Thibet, gisant en un pêle-mêle de bazar, déballés récemment par le maître de céans, au retour de son dernier voyage, de trahir un peu de l'éblouissement démocratique, dont fut coutumier M. Paul Bourget, au temps de son célibat. Je préfère la réserve de cet ouvrier typographe qui entra, sans paraître s'apercevoir le moins du monde de ce luxueux exotisme.

Il était du nombre des invités. Car, ainsi qu'en d'autres

temps, il était d'usage d'inviter à dîner des philssophes faméliques, des moines sales ou des nègres émancipés, ainsi est-il de bon ton aujourd'hui, dans le meilleur monde, d'avoir des ouvriers parmi ses connaissances. Deux petits obus, l'un servant de presse-papier, sur un bureau de style japonais, l'autre, plus grand, remplissant l'office de pot à tabac ; et la présence, au surplus, de plusieurs jeunes gens distingués, et représentant la littérature anarchiste la plus « avancée » attestaient qu'on se trouvait ici dans un milieu à la fois très élégant et très révolutionnaire.

L'ouvrier eût donc pu entrer là aussi librement que chez lui-même, si une timidité orgueilleuse, fréquente dans sa classe, ne lui eût donné quelque gaucherie. Il salua toutefois de bonne grâce, celle qui avait consenti à faire ce soir-là les honneurs de cette garçonnière d'élite, Edith Andresca, l'exquise comédienne. Mais s'il plut tout d'abord par les précautions infinies dont ses bonnes mains énormes entourèrent, pour ne pas la broyer du premier coup, la frêle coquille de porcelaine où le thé lui fut servi, il choqua vite par sa conversation. Il témoigna, par un bon sens révoltant, qu'il avait une idée insuffisante de son rôle de nègre blanc, invité comme curieux à étudier et comme digne d'exhibition. Et, parlant de l'opposition généralement établie entre l'anarchisme, qui est de mode, et le socialisme, qui ne l'est déjà plus, il eût le mauvais goût de ne pas se ranger à l'opinion qu'il eût été élégant pour un homme si fruste d'adopter d'emblée, je veux dire la première.

Je me borne à être le reporter fidèle des paradoxes modérantistes où il se complut :

— Des attentats, dit-il, tels que ceux qui, par quatre fois, ont ému Paris, ont un avantage que M. Elisée Reclus n'a pas fait ressortir assez, mais dont M. Lozé lui-même conviendrait. Ils prouvent que les lâches sont beaucoup, et que le nombre des gens courageux est petit. Ce peut être un truisme, mais c'est un fait important à constater. Car s'il est assez triste, en un sens, de prévoir que nous serons le petit nombre, nous autres ouvriers, au jour de la bataille décisive, il est du même coup probable

que les lâches ne seront pas de notre côté. Et cette probabilité est consolante.

— Mais ne donnez-vous pas ainsi raison aux anarchistes? Et la terreur propagée par la dynamite n'est-elle pas comme le feu d'artillerie préparatoire par lequel on démoralise l'ennemi avant même d'aborder la position. On n'exige pas de tout le monde les nerfs robustes nécessaires à accomplir un attentat généreux. Mais pourquoi le désapprouver, si d'autres s'en chargent avec désintéressement? Est-ce par pitié pour les victimes?

— Les gens dont je suis ne passe pas généralement pour avoir les nerfs faibles. Et nous avons le droit d'avoir désappris la pitié, même pour les victimes innocentes, puisque nous en sommes. Combien y en a-t-il de nous, par an, qui meurent de faim, je dis des plus laborieux? Et quel changement violent pourrait être plus sanglant que ce *statu quo*? De toutes les révolutions, celle qui coûterait le plus d'existences humaines, ce serait la réforme graduelle et lente; car, pacifique en apparence, elle serait meurtrière entre toutes par la durée plus longue qu'elle laisserait aux abus.

— Nous ne désespérons donc pas de vous amener à nous un jour, fit Edith, et elle voila d'un léger nuage la tasse de thé du prolétaire.

— S'il y avait deux méthodes également sûres d'arriver au but, une violente et courte, l'autre longue et graduelle, je choisirais la première, comme moins sanglante probablement; et à égalité numérique de sacrifices, je la choisirais encore, considérant comme un gain immense, qu'une génération de plus pût jouir des bienfaits de la société nouvelle.

— Vous ne croyez donc pas à l'efficacité durable des chocs violents, et il vous semble de par leur nature même destinés à être suivis toujours d'une réaction qui défait ce qu'ils ont fait?

— Je ne sais. Mais je ne crois pas aux généralités historiques. Et je ne vois pas pourquoi un coup serait moins nécessairement décisif, parce que subit.

— Il n'est donc pas indispensable, pour le succès, d'attendre. Et il est indispensable au contraire, par huma-

nité (quand il n'y aurait d'autres raisons) de n'attendre pas. Car, vous en convenez : l'adversaire ne vous attend ni ne vous ménage. Il vous crible. Et vous restez l'arme au pied ?

— Plût à Dieu que nous fussions sous les armes.

— Les anarchistes vous montrent comment on s'en fait. Deux acides que l'on mêle dans un peu de sable ; voilà tout ce qu'il en coûte pour faire une bombe. En faudrait-il beaucoup pour venir à bout de tous les gouvernements de l'Europe ?

— Tout juste assez pour faire sauter leurs arsenaux. On les compte. Et nous savons où ils sont.

— C'est donc que vous n'avez pas une haine assez vigoureuse des gouvernements.

— J'ose dire que je l'ai.

— Et vos théoriciens ne sont-ils pas d'accord avec les nôtres pour dénoncer la coalition du capital et de la politique ?

— Il y a cinquante ans que nous la dénonçons.

— Et vous hésitez ?

— Nous n'avons pas hésité en mars 1871.

— Le souvenir que la défaite vous a laissé est-il cuisant.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé à revenir de Nouméa.

— Mais puisque vous convenez, qu'en s'y prenant mieux, le succès sera possible ; puisqu'il vous reste une revanche à prendre et que l'adversaire n'a pas même fait trêve, pourquoi refuser la bataille qui vous est offerte à tous moments, et que vous pouvez gagner ?

— Je ne refuse pas.

— Et quand sera-ce ?

— Quand on voudra. Mais je crois que vous sortez de la question.

— Expliquez-vous. Car vous venez de reconnaître non seulement que les moyens révolutionnaires sont efficaces, mais qu'ils sont à notre portée.

— Le débat ne saurait en aucune façon porter sur les moyens d'action, et il ne s'agit pas de savoir si, oui ou non, il y a lieu de faire éclater des bombes. Car les moyens d'action sont neutres. Les bombes servent aveuglément

qui les emploie. On les peut utiliser à édifier une tyrannie aussi bien qu'à en détruire une. Nous emploierons, quant à nous, ceux que nous aurons sous la main, et que nous jugerons propices, en temps et lieu. Mais je ne voudrais pas qu'on laissât croire à de jeunes compagnons qu'un simple programme de démolition est un programme social. Ne faut-il pas prévoir au reste, du train dont vont les choses, que les capitalistes feront disposer des boîtes de dynamite dans les Bourses de travail et au siège des syndicats ouvriers. Et, dès lors, les explosions ne constitueront même plus une profession de foi claire de la part de celui qui aura choisi le moyen d'exprimer ses opinions. Ceux de nos compagnons que votre reproche atteints, doivent être assurément parmi les plus jeunes. C'est contre les maîtres qu'il vous faut argumenter. Et souvenez-vous du mot de Proudhon : Toute destruction est une reconstruction déjà. Puis n'avez-vous pas une petite société nouvelle, toute prête, dans une boîte dont elle ne demande qu'à sortir ? Joignez-vous à nous pour l'action destructrice nécessaire. Si nous devons être capables de faillir ensuite à la tâche de la réédification, l'événement le ferait bien voir, et vous prendriez notre peau.

— Oui, interrompit Edith ; n'avez-vous pas tout un plan de pensionnat modèle tout le monde aurait son petit lit de fer, où coucher, et recevrait à heure fixe sa beurrée et sa confiture. N'est-ce pas là un idéal capable de tenter des héros ?

— Je connais la phrase. Elle est pitoyable.

— Mais vous y croyez.

— Je crois, Madame, que vous êtes belle, que vous venez de dire une parole criminelle et que j'ai envie néanmoins de vous étrangler.

THÉODORE RANDAL.

(A suivre.)

LECTURES POÉTIQUES
DES
ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

FOUR L'AMI

POÈME PAR

J. Marius André

A JOAQUIN GASQUET

C'est l'Ami ni ardent ni faible. L'Ami
A. Rimbaud.

Frère, nos cœurs pareils aux fontaines sincères
Étaient enguirlandés et fleuris clairement,
Et les chemins où nous allions insouciant,
Suivant notre aventure altière et printanière
Étaient enguirlandés et fleuris comme nous.

Et tout naissait autour de nous si fraternel !
Les fleurs avaient notre regard profond et doux,
Sur nos lèvres riait un murmure de source,
Une source en chantant accompagnait nos courses,
Et les deux chants étaient, on eût dit, immortels.

Blancheurs émues de vivre et craintives des brises,
Les Nymphes qui risquaient furtivement leurs bustes
Hors des touffes de fleurs natales et d'arbustes,
Où telle limpidité de vocalises,
Faisaient surgir toute leur floraison de chair
Au-dessus des grands lys et des roses que grise
Cette palpitation naissante de leur mer
Dont l'écume en parfum les baise et les encense,
— Et venaient au devant de notre adolescence.

Car parmi les fontaines et les clairs murmures,
Elles avaient cueilli sur nos lèvres si pures
Les rythmes oubliés des échos d'alentour,
Les rythmes que jadis les sylvains en amour
Épiaient un éveil de blonde chevelure
Entre le lit de fleurs et le dais de ramures,
Dédiaient à leur grâce éternelle et fuyante...
Les sylvains ne sont plus, et ce regret les hante
De la flûte autrefois dédaignée et des cœurs
D'où montaient des sanglots vers leurs souris moqueurs.

Et nous leur rappelions ces temps lointains. Surprises
De ce nouvel essor des phrases désappries,
Elles venaient au-devant de notre chanson
Et nous donnaient des fleurs immortelles comme elles
Que leur regard faisait grandir sur les buissons ;
Leurs paroles étaient tendres et sororales,
Et leurs chansons étaient comme elles immortelles,
Et nous, nous nous savions immortels de les voir.

Notre aventure était parmi les Nymphes sœurs
D'adolescence printanière et triomphale ;
Dans les roseurs de l'aube et la splendeur des soirs,
Notre aventure était puérile et de fleurs.

Notre aventure était de fleurs et puérile ;
Notre esthétique était pourtant des plus subtiles,
Nous byzantinisions même...
Mon langage surtout était des plus pervers.
— Ne revois-tu pas d'étranges livres ouverts,

Et, penché sur eux, mon front blême ? —
Nous y lisions des triomphes de chair,
Et les sens palpitaient sous le Verbe en splendeur.
Mais nous savions garder la native candeur,
Et nos gestes étaient ingénus comme une aile ;
Jamais ils n'insultaient l'azur !
Et le livre fermé ne laissait en nos cœurs
Rien que le souvenir du Verbe et sa splendeur.

Toujours les lys altiers nous étaient fraternels ;
Si des troubles alourdissaient nos prunelles,
Si des rougeurs empourpraient nos fronts pâlis,
Si des mots irrévocables
Étaient hésitants sur nos lèvres,
Si des frissons de fièvre

Faisaient trembler nos corps chastes et lamentables,
Les lys
Nous regardaient d'un air si triste
Que nous baisions les lys dont la sainte fraîcheur
Rendait le calme à notre cœur,
Et nous poursuivions franchement notre route
Sans écouter les conseils que chuchotte
Le couchant mystérieux d'améthyste.

Notre Ame était isblanche et nos gestes si purs !
Les nuages eux-mêmes se teignaient d'azur
Et s'anéantissaient bientôt dans les clartés ;
C'était dans notre cœur, c'était dans notre tête,
C'était autour de nous une divine fête ;
Et le monde créé par notre volonté,
Les paysages nés pour décorer nos rêves,
Et le jour qui s'achève, et l'aube qui se lève,
Tout ce qui passe, tout ce qui naît, ce qui meurt,
Nous le regardions fuir dans la minute brève,
Et nous restions debout et nimbés de lueurs.

Car nous étions toujours en état de grâce
Devant les Rhythmes et les Idées,
Nulle rumeur ne laissait de trace
Dans nos cœurs et dans nos pensées ;
Nul souffle féminin ne troublait de buées
Le légendaire miroir
Orné de floraisons subtiles
Que notre harmonieux vouloir
Y avait immortalisées,
Nulle femme
N'obscurcissait le cristal immobile
Ou longuement nous contempions notre Ame.

Elles venaient parfois sur la berge des fleuves
Briser des fleurs pour s'en couronner dans les soirs,
Les vierges enfantines déjà veuves
D'espérances anéanties,
Et marchant cependant vers de nouveaux espoirs,
— Elles venaient très lentes et meurtries.
Leur pas qu'elles croyaient léger
Faisait les roses des sentes mourantes,
Leurs doigts qu'elles croyaient légers
Sous des caresses décevantes

Faisaient les lys et les lilas pleurer....
Et lorsque, elles aussi, essayant des chansons
Qu'elles croyaient de joie et de tendresse,
Elles venaient vers nous en portant leur moisson,
Elles venaient vers nos caresses,
Leur gerbe était déjà flétrie, —
Mais elles ne le voyaient pas !

Et nous n'ouvrions jamais nos bras
Aux vierges éphémères
Sur la berge des fleuves et dans les prairies,
— Car les Nymphes sœurs qui posèrent
D'immortelles couronnes sur nos fronts,
Étaient là, près de nous, visibles pour nous seuls
Dans les prés et le long des fleuves,
Et toujours leur baiser palpitait sur nos fronts.

Nous vivions pourtant
Parfois parmi de mortelles choses,
Et nous quittions parfois les Nymphes et les roses ;
Mais leur souvenir restait souriant
Devant nos yeux et dans notre Ame.
Et nous passions indifférents
Entre ces choses et ces femmes.

Et jamais trop longtemps nous ne nous attardâmes
En halte de repas dans ces salles d'auberge
Que le soleil éclaboussait de flammes crues
Parmi les rouges servantes plus déplorables
Que les vierges errantes sur la berge...
Elles étalaient près des tables
Leurs poitrines grasses et nues
Au milieu des valets grossiers qui exultaient,
Mâles de pareilles femelles.

Une telle gaieté criarde n'insultait
Jamais à notre Joie Essentielle ;
Ce rire en ce décor n'était pas une offense
Aux sourires sur nos lèvres fleuris ;
— Nous ne savions pas l'entendre,
Car encor là les Nymphes nous avaient suivis !

Et quand, sur les fruits et les viandes,
Des mouches et des abeilles

Bourdonnaient en monotonie de sommeil,
Et disparaissaient noires ou vermeilles
Dans les éclats de sang du soleil,
— Nous n'avions vu que les abeilles !

Allaient et venaient les servantes
Se croyant tentatrices pour nous,
Allaient et venaient les servantes bruyantes
Frolant nos épaules et nos genoux...
— Et les regards des gas disaient quelles ardeurs !

Sur tout cela nous promenions
Des regards distraits en candeur ;
— Nous n'avions vu que les abeilles
Et simplement nous parlions de Platon...

PROSES LYRIQUES

A V. HOCQUET.

La nuit a des douceurs de femmes !
Et les vieux arbres sous la lune d'or, songent
A celle qui vient de passer la tête emperlée,
Maintenant navrée !
A jamais navrée !
Ils n'ont pas su lui faire signe.....

Toutes ! Elles ont passé
Les Frêles,
Les Folles,
Semant leur rire au gazon grêle,

Aux brises frôleuses
La caresse charmeuse
Des hanches fleurissantes !
Hélas ! de tout ceci, plus rien qu'un blanc frisson

Les vieux arbres sous la lune d'or, pleurent
Leurs belles feuilles d'or
Nul ne leur dédiera plus la fierté des casques d'or
Maintenant ternis !
A jamais ternis !
Les chevaliers sont morts sur le chemin du Grâal !

La nuit a des douceurs de femmes !
Des mains semblent frôler les âmes
Mains si folles !
Mains si frêles !
Au temps où les épées chantaient pour Elles !.....
D'étranges soupirs s'élevent sous les arbres
Mon âme ! c'est du rêve ancien qui t'étreint !

A RAYMOND BONHEUR.

Sur la mer les crépuscules tombent
Soie blanche éfilée !
Les vagues comme de petites folles,
Jasent, petites filles sortant de l'école,
Parmi les frous-frous de leur robe
Soie verte irrisée !

Les nuages, grâves voyageurs
Se concertent sur le prochain orage
Et, c'est un fond vraiment trop grâve
A cette anglaise aquarelle.....
Les vagues, les petites vagues
Ne savent plus où se mettre
Car voici la méchante a verse
Frous-frous de jupes envolées
Soie verte affolée !

Mais la lune, compatissante à tous !
Vient apaiser ce gris conflit
Et caresse lentement ses petites amies
Qui s'offrent comme lèvres aimantes
A ce tiède et blanc baiser....

Puis plus rien !.....
Plus que les cloches attardées
Des flottantes églises
Angelus des vagues !.....
Soie blanche apaisée!...

C. A. DEBUSSY.

AUX anarchistes qui s'ignorent

Si, comme il est permis de le penser, des lois aussi rigoureuses que celles de la mécanique scientifique président aux transformations du milieu social, si ce que l'on économise en force on le perd en chemin parcouru — qu'il s'agisse du progrès d'une idée ou du déplacement d'une masse de matière, — plus nous serons nombreux à semer le bon grain, à faire entendre au monde les paroles de Justice et d'Amour, plus courtes nous ferons les années qui nous séparent encore des siècles de Paix. Quand on songe, après cela, aux milliers d'intelligences qui dorment, inutiles, on travaille à l'accomplissement de choses dont jamais l'humanité ne retirera le moindre profit, il vous prend un désespoir immense, un infini regret devant cette force qui tous les jours se perd, et à jamais, pour l'avènement du Bien : On voudrait les connaître toutes, ces intelligences désœuvrées, savoir toutes les convaincre à la grande cause si pieusement aimée de toutes les natures bonnes.

Or, ce qu'il importe le plus aujourd'hui, pour assurer le succès de la Révolution prochaine, c'est de grossir l'avant-garde qui, dût-elle se faire hacher jusqu'au dernier homme, montre et prépare la route à l'immense

armée qui plus lentement s'assemble pour la bataille rangée. Elle n'avance qu'à pas comptés, la multitude vengeresse; elle hésite encore au seuil du bois sacré et, sauf quelques rares exceptions, ils ne sortent pas de son sein, les hardis compagnons qui, les premiers, doivent porter le fer en l'inextricable fouillis des iniquités sociales. Non! Car il faut pour ce rôle une force de pensée, une robustesse d'âme que la bourgeoisie s'est trop bien appliquée à détruire dans le prolétariat. Elle a trop bien connu son métier la grande avorteuse des intelligences et des courages, et longtemps encore nous l'aurons devant les yeux l'écoeuvrant spectacle du malheureux qui aime son malheur, de l'esclave qui embrasse ses fers. Chaque travailleur porte en quelque place de son corps le stigmaté de l'imbécile et rude labeur où l'ont condamné, pour le mieux asservir, les « dieux » de sa race. Et ils gardent, dans la réalité présente, toute leur signification les beaux vers qu'en pleine fiction poétique Lamartine consacrait au peuple de Babel.

« A leurs corps déchirés par d'horribles supplices
« Les yeux reconnaissaient leurs ignobles services.
« L'habitude pliait leurs têtes et leurs cous
« Et leurs nuques gardaient les traces de leurs jougs.
.
« Chacun de son métier conservait l'attitude ;
« On voyait qu'avec soin ces êtres abrutis
« En outils animés étaient tous convertis. »

Certes! — Nons n'en doutons pas — un jour elle s'armera cette foule encore inconsciente et soumise; elle secouera la servitude; elle écrasera ses maîtres, qui déjà blêmissent quand par hasard, du fond des geôles, monte vers eux le bruit des chaînes. Sans doute elle reconquerra par la force son droit au bonheur, qu'on lui a volé. Mais il faut, pour cela, qu'elle comprenne; il faut qu'un voile tombe de ses yeux; il faut qu'elle rougisse d'avoir si longtemps protégé ses tyrans contre ses frères. Alors, elle n'aura pour vaincre qu'à vouloir. Elle s'avancera puissante et les obstacles tomberont devant elle, comme s'éroulent les dignes à l'envahissante montée des grandes

eaux. Et non seulement les humbles, révoltés, suffiront en ce beau jour à la besogne, mais eux seuls pourront le faire. Seuls les malheureux sauront arracher aux affameurs le droit de ne plus avoir faim, parceque seuls ils auront eu faim, tels les bourgeois révolutionnaires n'ont su décréter que l'égalité politique parceque de l'inégalité politique seulement ils avaient souffert.

Mais pour l'œuvre d'avant-garde dont nous parlions tout à l'heure, pour cette œuvre de propagande et d'initiative — œuvre ingrate, fertile seulement en déboires et en moqueries — pour cette œuvre difficile qui consiste à faire jaillir dans les cerveaux l'éclair de la vérité quand, à dessein, ils furent emplis d'ombre et de mensonge, pour cette œuvre, en un mot, d'apôtres et de martyrs, c'est vers vous que nous jetons les yeux, c'est à vous que nous clamons notre appel, vous les intelligents et les bons qui, dans la société mauvaise, n'avez jamais trouvé où vous dépenser dignement.

Inutile de nous dire votre vie : nous la savons puisqu'elle est la nôtre. Capables d'enthousiasme et le cœur chaud, vous vous êtes jetés, pleins d'ardeurs dans la bataille des partis. En toute sincérité vous avez choisi votre poste et vaillamment vous avez combattu. Vous aviez un rêve, le bien ; une ambition, la vérité. Ni la haine, ni l'envie, ni les souffrances, ni les tentations ne vous ont arrêtés. Vous étiez bons et forts ; votre ardente conviction vous soutenait ; la conscience du devoir accompli vous suffisait. Après l'échec vous repartiez sans défaillance, armés d'un nouveau courage.

Plus d'une fois ceux en qui vous aviez mis votre confiance, ceux que vous croyiez des héros, nés tout exprès pour le bonheur des hommes, ont trompé vos saintes espérances. Du jour au lendemain, ils vous ont apparu ce qu'ils étaient : de vulgaires bellâtres ou de vils coquins. Votre croyance en l'homme peu à peu se déflorait, mais votre espoir en l'avenir n'était pas encore entamé. Vous étiez trop justes pour rendre une idée responsable des serviteurs infidèles qui le trahissaient, pour répudier une religion parce qu'au nombre de ses prêtres s'en trouvaient de sacrilèges. Cependant l'heure était proche de l'ultime

sacrifice. Un jour ce fut de l'idée même que vous commencâtes à douter. Et quand vous fûtes certains de l'immense duperie où vous vous étiez laissés prendre, subitement les forces vous manquèrent; vous tombâtes là, sur place. Qui songerait à vous en faire un crime? les mieux trempés n'y résistaient pas, c'est la mort d'une partie de soi-même, c'est le coup de hache qui en quelques minutes ébranche l'arbre, c'est la parole ou le geste obscène qui, pour jamais, ravit à la jeune fille sa candeur.

Une fois revenus à vous, péniblement vous vous êtes traînés loin de la foule. Vous avez reposé vos membres endoloris, étanché le sang de vos blessures : à chaque ronce du calvaire des lambeaux de votre chair étaient restés. La tête encore bruissante des clameurs de la mêlée, vous avez délicieusement savouré le calme de la solitude, rafraîchi longuement contre l'herbe humide votre front brûlant.

Vous espériez trouver la paix de vos années premières et pouvoir extirper de votre être tout ce qui avait cessé d'y vivre. Mais les tourments du souvenir sont venus vous mordre aux entrailles. Vous avez douloureusement sondé l'immense vide qui laissaient en vous les illusions enfuies. L'affreux supplice n'est-ce pas? Vous ne pouviez plus croire à rien quand le besoin de croire était resté vivace au plus profond de votre âme. Vous n'osiez plus vous enthousiasmer pour rien, quand l'enthousiasme criait en vous, demandant où pouvoir se prendre. Vous ne vouliez plus rien aimer, quand l'amour était demeuré la grande loi de votre nature, le secret de votre bonheur. Le rêve d'autrefois c'était maintenant encore le fils chéri de votre pensée et vous l'avez connu, avec ses déchirantes angoisses, le désespoir de la mère aux seins taris devant les pleurs de son enfant, désormais inapaisables. Peut-être, en ces heures de rage, avez-vous tenté de tromper votre mal en flagellant d'ironiques paroles les burlesques folies de l'humanité délirante. Mais bientôt vous avez rougi de ce malsain passe-temps. Cent fois, au contraire, vous avez été sur le point de vous lancer à nouveau dans le flot torrentueux des disputes humaines et cent fois, pris de dégoût, vous vous êtes détournés des immondes

raccoleurs vous proposant de marcher sous leur bannière. Le cycle de vos expériences était à jamais fermé. Vous étiez parvenus à cette décourageante certitude, qui, en notre siècle, illumine tout esprit un peu clairvoyant : à savoir que les hommes en qui d'autres hommes ont abdiqué leur liberté, infailliblement se corrompent par l'exercice même du pouvoir et finalement n'en usent plus qu'en vue de leurs mesquines ambitions toujours, de leurs dégradantes passions souvent. Une seule fierté vous restait, la conscience de demeurer une volonté libre et vous l'avez jalousement gardée. Vous avez préféré ne plus servir aucune cause puisque vous n'en trouviez pas qui soit pure. Vous n'avez pas voulu redevenir, à votre insu, l'instrument d'une pensée mauvaise, le bras qui commet, aveugle, le crime médité par d'autres.

Eh bien ! vous pouvez nous écouter sans méfiance, nous qui avons passé comme vous par toutes les phases du doute, nous qui avons vidé jusqu'aux lies amères la coupe des désillusions, nous qui avons désespéré de l'Humanité, cru pour jamais le monde voué au mal. L'heure a sonné où il ne vous est plus permis de languir en votre tour d'ivoire, insoucieuse des choses présentes. Ecoutez la grande voix de l'Anarchie commençant à couvrir de ses prophétiques paroles les impuissantes clameurs des ambitions multiples. Vous qui souvent, aux heures de dégoût, quand la nausée des turpitudes ambiantes vous montait au cœur, avez évoqué les siècles d'ardente foi où l'on mourait pour son rêve, vous apprendrez que, de jour en jour, grandit une doctrine derrière laquelle ne s'abritent pas d'infamies ; vous apprendrez qu'en notre temps de sales calculs et d'écoeuvante prostitution, il est un nom que la bêtise et la méchanceté des hommes ont rendu synonyme de malfaiteur et de fou et que ce nom, des hommes se le disputent, pourrissent au fond des cachots ou tombent sous le couperet des guillotines plutôt que de le renier. Elle vous réclame cette anarchie comme les plus légitimes de ses enfants : vous ne pouvez sans vous trahir vous-mêmes ne pas répondre à son appel.

Venez à nous sans crainte, frères de demain ! ne redoutez pas un nouveau sacrifice de votre autonomie,

puisque notre unique but est le définitif triomphe de l'Individualité, notre seule maxime l'inviolabilité de la Dignité humaine. Ne tremblez pas à la pensée de voir une fois de plus tourner au profit de mesquins intérêts les efforts et les souffrances que religieusement vous consacriez jadis au Bien. Au cours du douloureux, peut-être du sanglant apostolat, où nous vous convions, le calice du moins n'approchera pas votre lèvres. L'Anarchie, par son essence même, répudie toute organisation ; toute hiérarchie, toute bannière, tout mot d'ordre et jusqu'à la déprimante notion du respect dont notre hideuse bourgeoisie bâillonne la pensée des jeunes. Aussi n'y a-t-il entre anarchistes qu'un lien tout idéal et jamais attentatoire à la liberté. Il réside en l'effort de chacun pour obtenir un résultat identique : redevenir la libre tendance à vivre qu'il était en apparaissant sur la terre à la minute où la société ne s'était pas encore saisie de lui.

N'en doutez plus, vous qui longtemps peut-être avez hésité : c'est bien parmi nous qu'est votre place. Là seulement vous retrouverez dans la lutte incessante pour la vérité, la vie morale qui allait s'éteindre en vous. Laissez-la donc se ranimer la généreuse étincelle qui veillait au fond de votre âme, ensevelie sous la cendre des croyances déçues. Ce sera votre dédommagement pour les jours mauvais passés dans l'inaction de constater en votre puissance, au seuil de la plus grande Révolution qui se soit jamais accomplie, les trésors d'une énergie longtemps repliée sur elle-même. Ajoutez à cela le consolant espoir que cette Révolution sera vraisemblablement la dernière, puisqu'après une série d'expériences de plus en plus fatales à mesure que disparaissait la simplicité sociale des premiers âges, les hommes veulent y revenir en ne retenant des siècles intermédiaires que les acquisitions de la science.

CHARLES-ALBERT.

NOTES ET NOTULES

Ce que l'on est convenu d'appeler : les scandales du Panama, ne surprenant nullement les *Entretiens*, ils jugent inutile d'en parler.

Que la bourgeoisie soit en pourriture, nous le savions depuis longtemps.

*
* *

Nous ne nous serions jamais occupés de M. Delpit si, dans une querelle purement littéraire, il ne se fut jeté bruyamment entre M. Brunetière et ses contradicteurs ; cette intrusion lui a valu notre attention :

Nous l'avons vu, depuis, inepte et vantard — voici pourtant une phrase de hideur telle que nous ne l'eussions voulu attribuer qu'à Avinain, elle a paru dans l'*Eclair* du 4 décembre — il s'agit du Panama :

« *Les vrais et les seuls coupables, ce sont ceux qui perdent la tête.* »

« ALBERT DELPIT. »

*
* *

Le nouveau volume de poèmes de M. Francis Vielé-Griffin, actuellement sous presse chez Léon Vanier, doit paraître en janvier sous le titre de : *La Chevauchée d'Yeldis et autres poèmes.*

*
* *

M. Emile Olivier qui — à l'encontre de son homonyme végétal — emblématite une guerre désastreuse, a rompu un silence de 20 années pour présider au couronnement de M. Maurice Bouchor — Il ne nous a pas dit le mot de cet énigme.

*
* *

Est-ce dans une œuvre de M. Delpit que nous avons eu cette phrase :

... « Une fois de plus, il jeta des yeux aveuglés de larmes sur cette porte où il venait de se casser le nez.

« Sa cervelle éclatait.

« L'écho de cet aveu qui lui avait percé le cœur, — lui déchirait encore les oreilles, lui coupait bras et jambes.

« Que faire maintenant ?

« Agir !

« Oui ! — mais comment ? »...

*
* *

La Société des Artistes Indépendants prévient les intéressés que son Exposition annuelle aura lieu au Pavillon de la Ville de Paris (Champs-Élysées), en Mars et Avril 1893.

Dépôt des œuvres : 4, 5 et 6 Mars inclus.

Elle ne peut garantir l'exécution intégrale de son règlement pour les Sociétaires qui s'inscriraient après le 1^{er} Février 1893.

*
* *

Parmi les Revues :

Le *Mercur*e de France est consacré à Albert Aurier. Dans la *Revue blanche* et dans la *Société Nouvelle*, des fragments de Emerson. Dans l'*Idée Libre*, des *Souvenirs* de E. Schuré sur Wagner. Dans l'*Art social* un article fort juste de Gabriel de La Salle. Dans l'*Ermitage*, des articles de A. Germain et Henri Mazel. A paru un numéro double de la *Wallonie*, avec au sommaire, entre autres, P.-M. Olin et Verhaeren.

*
* *

La troisième exposition des peintres impressionnistes et symboliste s'ouvre chez Le Barc de Boutteville. Nous y reviendrons.

*
* *

Des journaux :

« Il se propose de brûler tous les villages, d'en massacrer les habitants, de leur infliger ainsi une terrible leçon ».

Qui, il ? le barbare Behanzin, sans doute ? Non, le civilisateur Dodds. La torche incendiaire qu'il prépare serait-elle le flambeau de la civilisation ?

Le Directeur-Gérant : L. BERNARD.

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

(PREMIÈRE SÉRIE)

AVRIL 1890 — DÉCEMBRE 1892

VOL. I, II, III, IV, V.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL DES MATIÈRES

PAUL ADAM

Le Socialisme européen, I, 1.	5
Excitation à la Révolte, I, 2.	33
Les derniers jours d'Alexis- le-Grand Comnène, I, 3.	74
Centenaire, I, 4.	107
Remarques sur la Libéra- tion du Territoire, I, 5.	143
Le Reporter Stanley, I, 6.	171
Invectives au Mendiant, I, 7.	213
Avis à l'Enfant, I, 9.	301
Le Parlementarisme, II, 10.	11
Au Vieillard, II, 11.	45
Artisans, II, 12.	67
Commerce de Luxe, II, 13.	137
Fleur d'Antichambre, II, 14.	173
Le Sublime Entretien ou l'Embarquement pour la Gloire, II, 15.	198
Pour la Guerre, III, 16.	21
Irène l'Athénienne, III, 17.	45
L'Evolution Dramatique, III, 19.	121

Avertissement aux Prolétai- res, III, 21.	196
Souvenirs sur les Hommes et sur l'Apparence de Dieu, IV, 24.	116
Les Heures préparatoires, IV, 27.	242
Eloge de Ravachol, V, 28.	27
L'Homme sensible, V, 29.	49
Vues d'enfance, V, 30.	129
Les Cœurs durs, V, 31.	184
La Vertu, V, 32.	205
Daniel Valgraive, II, 14.	189
La Philosophie du Siècle, III, 17.	76

J.-MARIUS ANDRÉ

Pour l'Ami, V, 33.	255
--------------------	-----

LOUIS ANQUETIN

Une Protestation, II, 14.	18
---------------------------	----

MICHEL BAKOUNINE

- La Commune de Paris, V, 29. 59
La Commune de Paris, 2^e
Partie, V, 31. 161

THOMAS CARLYLE

- Des Symboles, I, 1. 4
Deux Hommes, I, 4. 105

CHARLES-ALBERT

- Aux Anarchistes qui s'igno-
rent, V, 33 272

EDMOND COUSTURIER

- La Paix chez soi et à l'Ex-
térieur, II, 11 49
L'Avenir des Expositions de
Peinture, III, 16 32
Curiosités Mécéniennes, IV, 152
25.
L'Art dans la Société future,
V, 32. 212

D***

- Sur Arthur Rimbaud, III,
21 185

C.-A. DEBUSSY

- Proses lyriques, V, 33 . . . 269

EDOUARD DUJARDIN

- Une Préface, II, 14 159

GEORGES EEKHOUD

- Symphonie: La Mer, V, 31. 170

RALPH WALDO EMERSON

- Poésie, I, 6. 160
Sécession, III, 20. 179

FÉLIX FÉNÉON

- Le Salon des Arts Libéraux
(juin 1891), II, 15. 218

ALPHONSE GERMAIN

- L'Art et l'Etat, I, 8 274
Aux Intellectuels, II, 11 . . . 40
A travers les jurys des Sa-
lons, II, 15 206
Ceux de l'Ecole, III, 19 . . . 136
Un Projet, IV, 23. 80

ANDRÉ GIDE

- Le Traité du Narcisse, IV,
22 20

EMILE GOUDEAU

- L'Individualisme, I, 5. 137

RÉMY DE GOURMONT

- L'Idéalisme, IV, 25. 145

A.-FERDINAND HÉROLD

- Berlioz (Un Méconnu), I, 5. 148
Lettre, I, 6. 195
César Franck, I, 9. 311
Jeux officiels, II, 15. 210

JULES LAFORGUE

† (Inédits).

- Les Dragées grises, II, 10. . . 4
Sur Baudelaire, II, 13. 97
Sur Corbière et sur Bourget,
III, 16. 1
Ennuis non rimés, III, 18. . . 81

Notes, III, 20.	153
— IV, 22.	1
— IV, 23.	49
— IV, 26.	198
Pierrot fumiste, IV, 27.	247
Vers inédits, V, 31	173

BERNARD LAZARE

L'Eternel Fugitif, I, 4.	122
Juifs et Israélites, I, 6.	174
La Solidarité Juive, I, 7.	222
La Réglementation de la Guerre, I, 8.	265
Les quatre Faces, I, 9.	289
Les Fleurs, II, 11	53
Les Incarnations, II, 12	74
Interview, II, 13	127
Le Justicier, II, 14	180
Entendons-nous, II, 15.	202
Du Népotisme, III, 17.	41
Une Lettre, III, 19.	142
Nouvelle Monarchie, III, 20.	160
De la Nécessité de l'Intolé- rance, III, 21	208
Des Critiques et de la Criti- que, IV, 25.	170
L'Antisémitisme et ses Cau- ses générales, V, 30.	139
Au Théâtre d'Art, II, 15	219
Les Livres, IV, 22.	32
— IV, 23.	84
— IV, 24.	129
— IV, 25.	176
— IV, 26.	221
— IV, 27.	262
— IV, 29.	89
— V, 32.	233

GEORGES LECOMTE

Japon, I, 3	90
Sic Vos, I, 8.	253

La Renommée aux cent Bouches, II, 13	132
---	-----

HENRY LEYRET

La Vérité sur Arthur Rim- baud, IV, 22.	43
--	----

STÉPHANE MALLARMÉ

Vers et Musique en France, IV, 27.	237
---	-----

MARX ET ENGELS

Un Manifeste, II, 13.	124
-------------------------------	-----

HENRI MAZEL

Le Règne des Vieux, II, 10.	20
-------------------------------------	----

LOUIS MÉNARD

Une Préface, I, 8	241
Correspondance, V, 29.	105

GABRIEL MOUREY

Théophile Gautier, I, 6.	180
----------------------------------	-----

LUCIEN MUHLFELD

Lettre à Henri de Régnier, III, 21	189
---	-----

P.-M. OLIN

Les Procès Jameson et Par- nell, II, 10	16
Notes rétrospectives et an- ciennes, IV, 23	66

PIERRE-JOSEPH PROUDHON

La Justice, IV, 26	193
------------------------------	-----

PIERRE QUILLARD

La Renaissance romane, III, 17	75
Entretien sur les Œuvres de Louis Ménard, IV, 23.	58
L'Anarchie par la Littéra- ture, IV, 25	149

THÉODORE RANDAL

Conte pour le 1 ^{er} mai, II, 14.	163
L'Encyclique, III, 16.	26
Figarisme et Socialisme, IV, 23.	74
Dépopulation et Révolution Sociale, IV, 26	208
Le Livre libérateur, V, 30.	117
Si Kropotkine voulait, V, 33	259

ELIE RECLUS

Simplice à travers le Monde, V, 30	113
---	-----

ELISÉE RECLUS

Aux Compagnons Rédacteurs des Entretiens, V, 28	3
--	---

HENRI DE REGNIER

Philosophie du Pastel, I, 2.	46
Puvis de Chavannes, I, 2.	87
L'Eau, I, 4	118
Indulgence bourgeoise, I, 8.	261
A la mémoire de la forêt de S ^{***} , I, 9.	307
A propos des Mémoires d'un Homme de qualité, II, 11.	33
Francis Poictevin, II, 12	91
Commentaire sur l'Argent, II, 14	177

Victor Hugo et les Symbo- listes, II, 15	193
Une Anecdote, III, 17	61
Propos interrupteurs, III, 20	165
Propos alternatifs, III, 21.	203
Cérémonial académique, IV, 22	29
Le Voyage du jeune Hila- rion, IV, 23	71
Le Combat dans la Forêt, IV, 25	156
Le Chevalier du Passé, V, 28.	31
J.-K. Huysmans, V, 29	85
François Coppée, V, 31.	180
Le sixième Mariage de Barbe-Bleue, V, 32	221
Bibliographie; En décor, II, 10	29
— Le Vice filial, III, 20	178

E. DE ROBERTY

Le Concept de mouvement et le Mécanisme universel, V, 28	12
Le Concept de limite et la relativité du savoir, V, 33.	249

GEORGES SAINT-MELEUX

La Socialisation du Langage IV, 24	110
---	-----

S. STEPNIAK

La Vérité sur la Russie, IV, 24	105
--	-----

MAX STIRNER

Apologie du Mensonge, (trad. Th. Randal), V, 32.	201
---	-----

JEAN.-E. SCHMITT

- A propos du 1^{er} mai, I, 3 . . . 65
L'Individu et l'Employé, I, 5 . . . 153
Les Méfaits de l'Etat, I, 6 . . . 186

JEAN THOREL

- Le Droit à l'Ignorance, II, 12 . . . 85
Les Romantiques Allemands et les Symbolistes Français, III, 18 . . . 95

PAUL VALÉRY

- Purs Drames, IV, 24 . . . 102

GEORGES VANOR

- Propos de Carême, I, 1 . . . 12
Le Mandat sacré, I, 2 . . . 52
Où aller? I, 5 . . . 160
A Lourdes, I, 6 . . . 183
Notes et Notules, I, 3 . . . 100
— I, 4 . . . 133

EMILE VERHAEREN

- La Mort, V, 28 . . . 21

PAUL VERLAINE

- Lettre, IV, 22 . . . 47

GABRIEL VICAIRE

- Lettre, V, 29 . . . 105

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

- Un Livre nouveau, I, 1 . . . 15
A l'Illettré, I, 2 . . . 56
La Phonographie, I, 3 . . . 95
Inutilisations, I, 4 . . . 128

- Les « Forts », I, 5 . . . 162
Notes et Notules, I, 5 . . . 166
Tendances socialistes, I, 6 . . . 191
Méprise, I, 7 . . . 233
Le plus grand Poète, I, 8 . . . 277
L'Abstentionisme, II, 9 . . . 313
Pourquoi pas? II, 10 . . . 26
Le Banquet d'hier, I, 11 . . . 58
Qu'est-ce que c'est? II, 12 . . . 65
Patrie, II, 13 . . . 121
Elucidations, II, 14 . . . 153
Antonia, II, 14 . . . 160
Deux Mots, II, 15 . . . 215
Objections raisonnées, III, 16 . . . 18
Mallarmé, III, 17 . . . 67
A propos des Chansons d'Amants, III, 18 . . . 110
A propos des Chansons d'Amants, III, 19 . . . 146
Le Sens des Proportions, III, 20 . . . 174
Causerie, III, 21 . . . 212
Aux personnes qui s'intéressent à cette Publication, IV, 22 . . . 12
A propos d'un livre de M. E. Verhaeren, IV, 22 . . . 15
Encore de M. Zola, IV, 24 . . . 97
Réflexions sur l'Art des Vers IV, 26 . . . 215
Avertissement, V, 28 . . . 1
Les Livres, V, 28 . . . 35
La Chevauchée d'Yeldis, V, 29 . . . 71
L'Homme supérieur, V, 31 . . . 190

J.-E. WHITE

- Les cent Chefs d'œuvre, V, 28 . . . 7

WALT WITHMAN

- Autobiographie, IV, 25 . . .
(trad. F. V.-G.) . . . 166

A quelque Révolutionnaire
d'Europe dans la Défaite,
V. 32 219

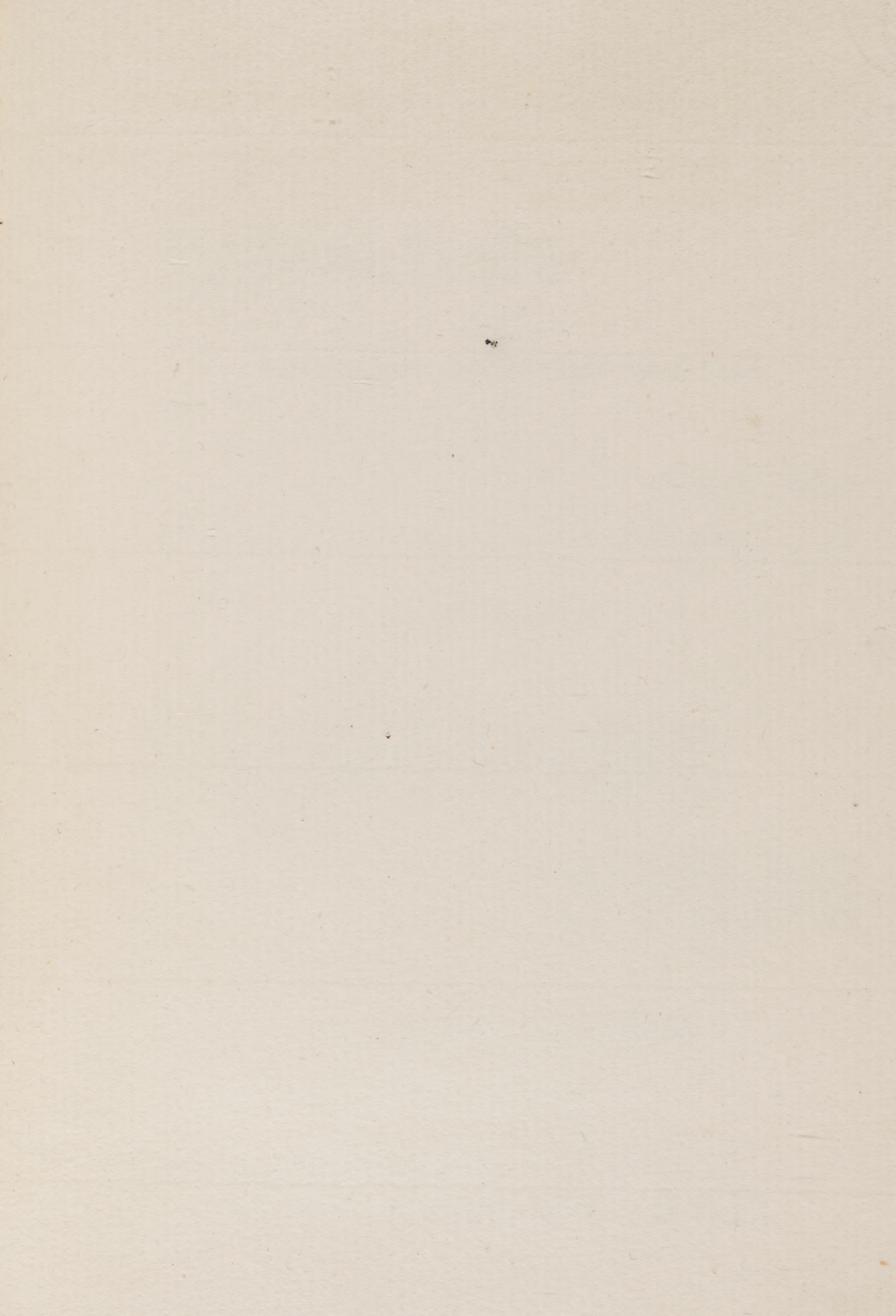
**UN ADMIRATEUR DE LA
PRINCESSE MALEINE**

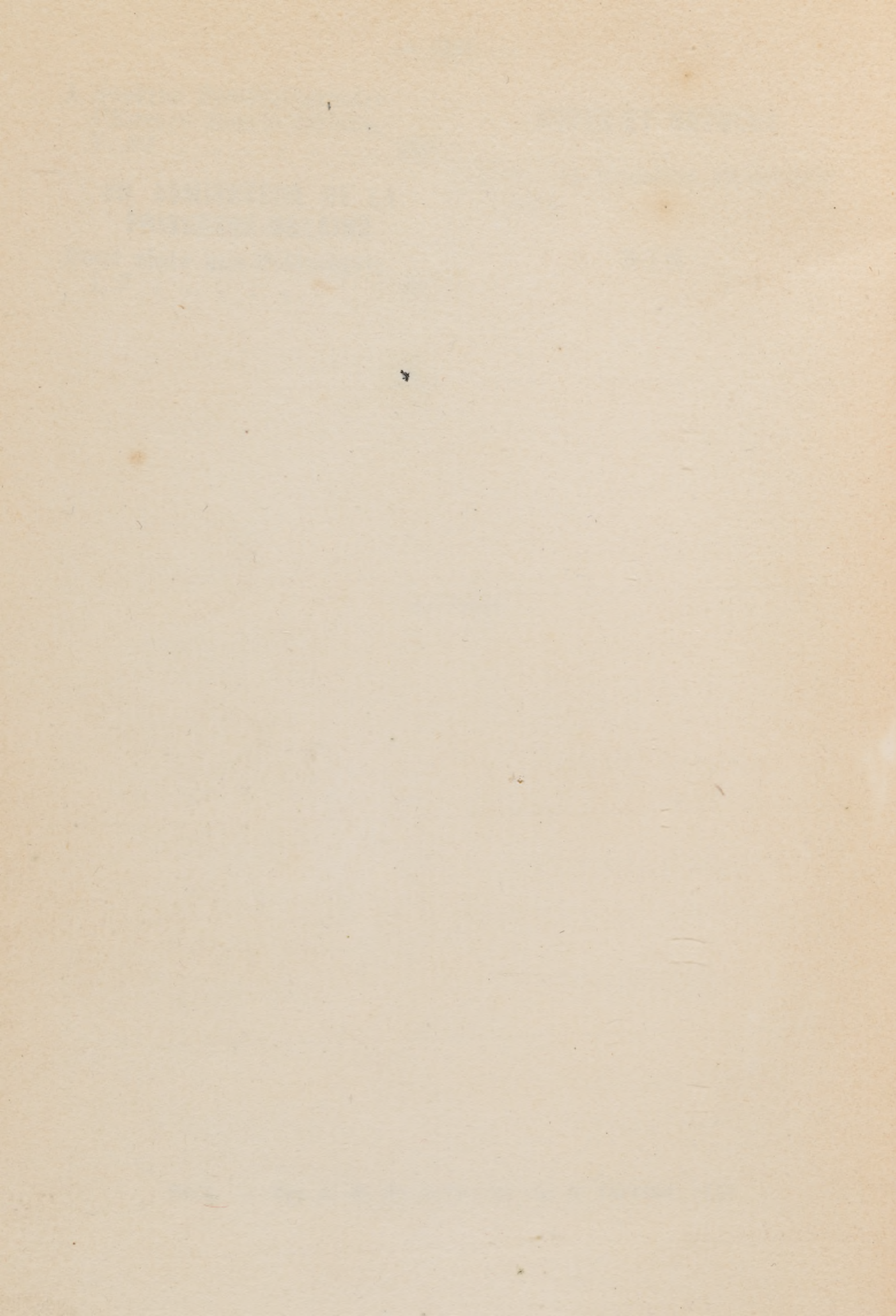
Pour clore une Polémique,
I, 7 201

NOTES ET NOTULES

(Tous les numéros en contiennent).

FIN





VIENT DE PARAÎTRE :

EURYALTHÈS

Drame, par FRANÇOIS COULON

VANIER, ÉDIT.

SOUS PRESSE :

LA CHEVAUCHÉE

D'YELDIS

ET AUTRES POÈMES

CHEZ VANIER, ÉDIT.

Sous presse :

LA CHEVAUCHÉE

D'YELDIS

ET AUTRES POÈMES

PAR

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Un vol. VANIER, ÉDIT.

Vient de paraître :

LES DISCIPLES D'EMMAÛS

OU

LES ETAPES D'UNE CONVERSION

par THÉODOR DE WYZEWA

PERRIN, ÉDIT.

Les "ENTRETIENS Politiques et Littéraires"

Commenceront incessamment

La publication de

DIEU

Par PAUL ADAM
